

MUSIQUE

Le dixième anniversaire de Gabriel Fauré. — Premières auditions de Brahms, Le Flem, Alexandre Tansman et Maurice Emmanuel. — Œuvres de Louis Abbiate. — Société des Concerts : Mme Hélène Pignari dans la Grande Fantaisie pour piano de Schubert. — Concert Colonne : M. Ph. Gaubert. — Concert Jeanne Evrard : M. Albert Roussel. — Société des Etudes Mozartiennes.

Dix ans ont passé depuis que **Gabriel Fauré** nous a quittés, et son nom depuis dix ans n'a fait que grandir. Pourtant cette gloire n'est point encore, il est sûr, à son apogée. Si Gabriel Fauré traverse victorieusement cette période funeste à tant de morts dont le renom se ternit dès qu'ils entrent au tombeau, si son œuvre demeure chaque jour plus vivante, et si l'on aperçoit mieux, à mesure que le temps passe, les raisons qui la font triompher de tout ce qui corrompt et de tout ce qui détruit, il s'en faut pourtant de beaucoup que l'on rende pleine justice à celui qui doit être considéré comme l'un des plus grands et des plus originaux parmi les maîtres. Mais cela n'est point pour nous surprendre: le génie de Mozart, auquel s'apparente si bien par sa pureté et par sa grâce le génie fauréen, c'est seulement le recul des années qui permet d'en mesurer la grandeur et d'en constater l'éclat. Pour ses contemporains, Mozart n'a été qu'un virtuose et rares furent ceux qui, dans le jeune prodige, reconnurent le musicien que l'histoire allait placer au même rang que Bach et Haendel. Mais Bach lui-même, que fut-il pour ceux qui le connurent ? On sait que, quand il s'agit d'obtenir que l'Etat prît à sa charge les funérailles de Fauré, le Ministre de l'Instruction publique ignorait tout du maître et qu'il fût le plus grand des musiciens français de son temps. Aujourd'hui, du moins, je veux croire que personne rue de Grenelle, et pas même le ministre, n'ignore plus l'œuvre de Gabriel Fauré. Mais il reste encore beaucoup à faire pour la mettre à sa vraie place et qui est la plus haute: l'étranger la connaît mal, et, sans doute parce qu'elle est spécifiquement française, la rabaisse volontiers. Ce doit être la tâche de nos chefs d'orchestre, dans les tournées qu'ils font, de jouer ces ouvrages magnifiques, — le succès obtenu par M. Gustave Bret, l'an dernier à Prague où il donna le *Requiem* est mieux qu'un exemple et un encouragement. Il montre ce qu'il convient de faire et comme il convient de

le faire. Tous les ans, la Société Bach donne le *Requiem* à l'Eglise de l'Etoile. Cette fois, à l'occasion du dixième anniversaire, cette manifestation quasi rituelle prenait un sens encore plus pieux. Aux Concerts Padeloup, non seulement M. Albert Wolff a donné du *Requiem* une exécution dont on peut dire qu'elle restera inoubliable, mais encore il a fait appel à Mme Marguerite Long qui, par la parole d'abord, en une conférence émouvante, puis, par une prestigieuse interprétation de la *Ballade*, a rendu au maître un magnifique hommage; à la Société des Concerts, le dimanche suivant, M. Philippe Gaubert donnait, lui aussi, avec une admirable *Neuvième*, un *Requiem* tout vibrant de sensibilité et d'émotion. Ici, Mlle Inès Jouglet, M. Rousseau et la chorale Félix Raugel; là, Mme Morère, M. Froumenty et la chorale Jean Pesneaud, en furent les interprètes pénétrés vraiment de la grâce faurénne.

Sur des vers de Frédéric Hölderlein, **Brahms** composa en 1871 le *Schicksalslied* (« Chant de la Destinée »), qui porte le numéro d'opus 54. Sauf erreur, cet ouvrage n'avait jamais été donné à Paris et nous devons à M. de Freitas Branco d'avoir pu l'entendre, — entre le *Magnificat* de Bach et le *Psaume* de Florent Schmitt, dont l'orchestre Lamoureux, les chœurs de la Société des Etudes Mozartiennes et Mmes Blanc-Audra, Jacques Pierson, Fiszal, MM. Talba et Lottorf, solistes, ont donné une exécution splendide. Ce *Chant de la Destinée* est bien de la même veine que le *Requiem Allemand*; mais il est assez court, divisé seulement en deux parties, qui l'une et l'autre sont marquées de l'influence beethovenienne. Ce qui, en cette composition chorale, est bien personnel à Brahms, c'est la courbe de la ligne mélodique, c'est la poésie toute allemande de ces chœurs, c'est, jusque dans le pathétique, la *gemütlichkeit* de cette musique. Ainsi placée dans le programme, après le *Magnificat* de Bach et avant le *Psaume* de Florent Schmitt, elle faisait songer au mot de Nietzsche:

Brahms ne crée pas dans la plénitude. Il nous touche aussi longtemps qu'il rêve intimement ou qu'il pleure sur lui-même; il devient froid dès qu'il veut devenir l'héritier des classiques.

La force et la plénitude, on les trouvait avant et après le *Chant de la Destinée*.

Le nom de **Paul Le Flem** n'apparaît guère souvent sur les programmes des Concerts. On déplore cependant cette discrétion chaque fois qu'il est permis d'entendre quelque ouvrage du compositeur d'*Aucassin et Nicolette*; la pièce symphonique intitulée *Pour les Morts*, et dont les Concerts Colonne ont donné le 3 novembre la première audition à Paris, a été jouée en Amérique sous la direction de Vincent d'Indy, puis en de nombreuses villes de province. Pourquoi a-t-il fallu que des mois et des années s'écoulent avant que nous l'entendions, alors que la moindre œuvrette de certains adolescents nous est servie à peine éclosée? Remercions M. Paul Paray d'avoir inscrit *Pour les Morts* à son programme. On ne constate point sans tristesse le demi-ostracisme dont souffrent des artistes comme Paul Le Flem, et c'est à peine une consolation que l'on trouve en se disant que la valeur de leurs œuvres leur promet une belle revanche. On aimerait que les contemporains ne laissent pas toujours à la postérité le soin de réparer les erreurs et les injustices.

La partition de *Pour les Morts* fut achevée au lendemain de la guerre. L'architecture en est noblement simple et la douleur s'y manifeste d'une manière d'autant plus éloquente que son expression est précisément dépourvue de toute rhétorique, de toute éloquence. Deux thèmes lui servent de support. Leur développement et l'orchestration dégagent une émotion profonde; un chant confié au cor rappelle la Bretagne. Et cette évocation de la terre natale est d'une mélancolie, d'un charme triste et d'une poésie qui révèlent un artiste d'un goût très sûr, un musicien accompli et, au vrai sens du mot, un poète. Le succès de cette belle œuvre a été vif; reste à souhaiter qu'on nous permette bien vite de la réentendre.

A l'Orchestre Symphonique de Paris, M. Pierre Monteux a donné *Deux Moments Symphoniques* de M. **Alexandre Tansman**; le premier est une pastorale, et si l'on y trouve quelques dissonances que d'aucuns jugeront inutiles, l'auteur y sait montrer par d'autres moyens et les meilleurs son originalité. Le second est un *scherzo* qui mérite vraiment son nom, et qui badine et qui babille, et qui prouve de cent manières agréables l'invention rythmique et mélodique de l'auteur en même temps que son habileté, son métier. Mais il y a davan-

tage encore dans ces deux mouvements: ce charme que les mots ne peuvent définir, qui n'appartient qu'à la musique et qui fait la valeur des pages destinées à durer.

Il faut remercier M. Alfred Corto d'avoir consacré un de ses concerts privés de l'École Normale à **M. Maurice Emmanuel**. Le cas de ce compositeur est surprenant: si l'on avait été juste envers ses ouvrages, il occuperait aujourd'hui une place de tout premier rang, alors qu'un petit nombre de gens avertis est seul à savoir son mérite. Et ce n'est point que ses ouvrages soient hermétiques et destinés, par leur genre et leur facture, à demeurer incompris de la plupart des auditeurs; c'est que la malchance s'est acharnée sur lui dès le Conservatoire: tout son malheur vient de ce qu'il fut, dès l'école, fort en avance sur les idées de ses contemporains, c'est qu'il eut, dès un âge où d'autres, — où presque tous les autres — en sont au rudiment, une vraie et forte personnalité, et que, d'autre part, son érudition (qui est considérable), loin de l'alourdir et de le tourner au pédantisme, fournit à son esprit une infinité de moyens d'expression qu'il sut rajeunir et si bien assimiler qu'il les fit siens en leur imprimant sa marque. Chez lui, le savant s'est mis au service d'un artiste véritable et sincère. Et tout cela donne à sa musique un attrait singulièrement fort. Nous avons, durant deux heures, subi le charme en écoutant ces compositions si variées, depuis la *Sonate pour violoncelle et piano*, composée en 1890, et qui fut une des causes de la fulmination prononcée par Delibes et interdisant au jeune séditieux de prendre part au Concours de Rome. Qu'elle est charmante, cette sonate! Dans son *largetto*, elle nous fait une confidence que nous plaignons Delibes de n'avoir point comprise. Elle nous montre que Maurice Emmanuel était alors déjà ce qu'il est aujourd'hui, non seulement un grand musicien, mais un homme de cœur, — qualité sans laquelle il n'est d'ailleurs pas de grands musiciens. Et quelles délicieuses pièces que ces deux *Danses Françaises* pour orchestre de chambre, que ces *Sonelines pour piano*, que cette admirable *Sonate pour clarinette, flûte et piano*, et puis aussi que ce *Finale alla Zingarese*, pour orchestre à cordes, deux pianos et deux petites flûtes, souvenir d'un voyage sur le Danube, évocation précise

et rêveuse qui eût enchanté Liszt. Il semble impossible de montrer plus de variété — variété d'inspiration, variété de moyens d'expression — ni plus de maîtrise. Des concerts comme ceux-là sont un vrai réconfort. Le succès a été magnifique, et il convient de dire que l'orchestre, conduit par M. Frederik Goldbeck avec autant d'autorité que de souple précision, que les solistes, M. et Mme Paul Bazelaire, Mlle Yvonne Lefébure, MM. Cortet, Gromer, Cahuzac, Mlles Nadine Desouches et M. Rudiakoff, avaient pleinement mérité les bravos et les rappels qui suivirent chacun des morceaux.

## §

M. Philippe Gaubert étant invité par M. Paul Paray à conduire son œuvre nouvelle (*Inscriptions pour les Portes de la Ville*, et dont je me borne aujourd'hui à dire qu'elle est fort belle, en remettant à une quinzaine moins chargée un compte rendu plus détaillé), ce fut M. Henri Rabaud qui monta au pupitre de la Société des Concerts. De belles exécutions de la *Symphonie en mi bémol* de Mozart, du *Deuxième concerto brandebourgeois* de Bach, du *Songe d'une Nuit d'été*, de Mendelssohn (dont M. Rabaud nous a rendu, on ne saurait trop l'en remercier, le duetto des Elfes, très joliment chanté par Mlles Candès et Bardy), l'ont fait acclamer. Mais le principal attrait de la séance résidait dans l'inscription au programme de la **Grande Fantaisie** pour piano de Schubert, que, sous le nom de *Wanderer Fantaisie*, Liszt transcrivit pour piano et orchestre. A juste titre, cette œuvre passe pour l'une des plus brillantes et des plus difficiles qui soient. Mais elle n'est point seulement un exercice de virtuosité: elle est, comme on dit, pleine de musique, et tout le romantisme des lieder de Schubert semble se résumer dans le thème du Voyageur qui fait le fond de cette pièce, et que le piano, naturellement, expose et commente. Schumann voyait dans cette Fantaisie un « chef-d'œuvre de fécondité et de variété ». Mme **Hélène Pignari-Salles** l'a interprétée avec une flamme simplement admirable. J'ai déjà eu l'occasion de dire que cette jeune pianiste est une des meilleures de l'heure présente. Le succès qu'elle vient de remporter aux Concerts du Conservatoire la place au plus haut rang. Impossible d'imagi-

ner un jeu plus complet et qui unisse mieux des qualités de force, de puissance, à une séduction, à une délicatesse, à une sensibilité et à un charme merveilleux.

C'est une œuvre de réparation qu'ont entreprise Mmes Marcelle Bousquet, Simon-Gérard, Michaela Sweerts, France Vernillat, Madeleine-J. Vuillermoz et M. J. Dorfman en faisant entendre un choix d'œuvres du regretté **Louis Abbiate**. Celui-ci, en effet, n'a pas été seulement un des violoncellistes virtuoses les plus réputés, mais aussi un compositeur de mérite. Il a laissé une œuvre considérable, et à peu près inconnue: les *Sonates* pour piano, pour violoncelle et piano, la *Suite pour harpe*, les mélodies qui nous ont été données l'autre soir montrent qu'il y aurait grande injustice à tenir dans l'ombre des ouvrages qui méritent une place dans la vie musicale. Il faut rendre hommage aux artistes qui ont entrepris de nous les faire connaître.

Je dois remettre à une quinzaine moins chargée les comptes rendus du très beau concert de la **Société des Etudes Mozartiennes** et du **Concert de l'Orchestre féminin** de Paris qui donna, en première audition, une *Sinfonietta* de M. Albert Roussel, dont j'enregistre simplement aujourd'hui le vif succès.

RENÉ DUMESNIL.

### ARCHÉOLOGIE

André Parrot : *Villes enfouies*, Edition « Je Sers ». — Ed. Bauer : *Des-tins de Neuchâtel*, Editions de la Baconnière.

Le volume de M. André Parrot, **Villes Enfouies**, nous apporte de très intéressants renseignements sur trois campagnes de fouilles en Mésopotamie. On sait que ce pays fut surtout une des régions les plus civilisées de l'histoire ancienne, et l'on en a rapporté pour nos musées de précieux vestiges.

Les moyens actuels de locomotion rendent beaucoup plus facile l'accès de ces vieilles contrées. Le voyageur partit de Damas et gagna Bagdad en auto, soit 860 kilomètres, qu'il eût été autrefois beaucoup plus laborieux de franchir : il y fallait en effet une trentaine de jours. Le premier contact avec la Mésopotamie, si l'on arrive par la voie du désert de Syrie, est une déception ; car, entre Felludjah et Bagdad, il n'y a